Je me suis éveillée vers 7 heures du matin, un jour de congé… Sous la couette, j’ai clos mes paupières avec obstination, néanmoins mes jambes remuaient toutes seules, mes bras se crispaient, comme si mon corps était impatient de se lever. Rien ne m’y obligeait, mais j’ai tellement l’habitude du stress intermittent de la perfectionniste - le stress de celle qui veut en faire le maximum et ne fait rien par peur de mal faire - que j’ai régulièrement l’impression d’être en retard, débordée même (et surtout) si je suis inactive… Quelque part en moi, il y a l’urgence d’agir, l’idée que le sommeil nuit à la journée que je dois vivre impérativement, sans perdre une seule minute. Alors finalement, je me suis redressée. J’ai écarté les rideaux qui s’avachissent au fur et à mesure des jours (un anneau cassé par mois, ce serait presque symbolique pour quelqu’un de superstitieux, ce voile en laine qui laisse entrer davantage de lumière saison après saison)… Il faisait encore nuit. Derrière la fenêtre éclairée d’en face, une silhouette familière me faisait face. L’un de mes voisins passe la plupart de ses nuits et de ses matinées au milieu de sa fenêtre, “au milieu” dans le sens où le montant vertical de la fenêtre coupe son visage en deux. Il est indistinct avec la distance : je serais surement incapable de le reconnaître si je le croisais dans la rue, d’autant qu’il se compose de deux moitiés de visage floues sans corps apparent. Au début, lorsque que je venais d’emménager dans cet appartement, il m’est arrivé de sursauter en l’apercevant, ensuite je me suis habituée à cette vision. Après tout, je passe également beaucoup de temps au bord des fenêtres, sans regarder personne en particulier : il me trouve peut-être toute aussi spectrale depuis l’autre côté de la route.

J’ai escaladé machinalement Le Chat roulé en boule sur la moquette sale, descendu l’escalier d’un pas incertain dans l’obscurité, pour saisir une tasse à laver parmi la pile de vaisselle sale. J’ai versé mon mauvais café - café soluble 1er prix ED - puis du lait (dans ma tête, mon père allergique au lait me demandait : “*tu mets uniquement du lait dessus ? Ce n’est pas indigeste ?*” comme à chaque fois que je prends un petit déjeuner à côté de lui depuis plusieurs années), ajouté 2 sucres par flemme d’en casser un en deux, enfourné ma tasse dans le micro-ondes (*il faudrait que je le lave un jour*, me dis-je tous les matins) puis allumé les deux ordinateurs : le PC pour écouter de la musique, l’ordinateur portable pour le reste. Ensuite, je me suis connectée à ma messagerie électronique dans laquelle trois messages m’attendaient : “j’ai un truc super important à te dire : je t’aime.” (1er mail), la photo d’un chien déposant une crotte sur des journaux (2ème mail). les codes d’accès pour l’audioblog que je m’apprête à créer (3ème mail)… Que des bonnes nouvelles ? Après, je suis venue sur ce blog, comportement rarissime ces derniers temps, et j’ai été presque surprise de le trouver intact. Bon, alors, qu’en faire maintenant ?

J’ai envisagé de fuir sans rien annoncer officiellement… Après tout, “14 chansons avant de partir” est une excellente manière de fermer un blog intitulé “Play me a song to set me free”. Habituellement, on annonce : “c’est ma dernière note”, “je n’ai plus le temps d’écrire”, “je n’en ai plus envie”, “j’ai trop de chose à vivre pour perdre du temps à raconter ma vie”… Alors, les gens laissent de nombreux commentaires pour témoigner : “tu vas me manquer”, “oh non !”, “bonne route alors”… Commentaires plutôt agréables à lire, même si personne ne sait s’il s’agit de politesse, d’hypocrisie (un synonyme de la politesse n’est-ce pas), ou de déclarations sincères. De plus, les lecteurs invisibles en profitent souvent pour laisser une trace du genre : “je n’ai jamais osé commenter, pourtant je te lisais”. Je le sais, je l’ai fait en tant que commentatrice très occasionnelle, je l’ai vécu en tant qu’écrivaillon égocentrique.  
Au bout du compte, je suis toujours revenue, 2, 3, 5, ou 6 mois plus tard. Alors je m’apercevais - surprise plaisante - que ce blog était encore fréquenté, malgré les longs silences. A chaque fois, je reprenais difficilement, car moins on pratique moins on sait pratiquer, quel que soit le domaine. Bref, pour la première fois de ma longue (trop longue, peut-être) vie de blogueuse, j’ai envisagé de partir définitivement sans rien annoncer, comme ces artistes - chanteurs, groupes, écrivains… - qui disparaissent subitement et dont, des années plus tard, on se demande ce qu’ils sont devenus… N’imaginez surtout pas que je me prends pour une artiste ! J’ai simplement eu la certitude - évidente comme toute certitude - que je me répétais jusqu’à ne plus me supporter : “allez, remets-en une couche quant à ta bibliothèque souterraine, le souffle de ton amoureux, les citations extraites des livres, les passagers des bus, le passé lourd à assumer, les étourdissements éthyliques et les crises de doute… T’en n’as pas un peu marre de radoter ?” Si. “Alors arrête jusqu’à ce qu’il y ait un changement dans ta vie ! Mais cette fois-ci, n’annonce pas ton départ, fuis, et personne ne saura si tu reviendras ou non, quand, comment.” Déjà, adolescente, j’aimais ces disparitions : “elle est sortie acheter des cigarettes et personne ne l’a jamais revue”.